

Le miracle d'un cinéaste

Mon cas

Linda Soucy

Numéro 37, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22300ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Soucy, L. (1988). Compte rendu de [Le miracle d'un cinéaste / *Mon cas*]. *24 images*, (37), 59–59.

MON CAS

Le miracle d'un cinéaste

Linda Soucy



Bulle Ogier

Mon cas est un film percutant et singulier; une œuvre incontournable qui pose des questions fondamentales à l'art, au cinéma, et au monde en cette fin de siècle tourmentée. Oliveira a construit ce film à partir de trois textes qui se répondent en se relayant: une pièce de l'écrivain portugais Jose Regio, un texte de Beckett et le livre de Job. *Mon cas*, film qui donne à entendre des textes, va à contre-courant du trop-plein de cette époque, trop-plein qui se révèle être un vide, comme si dans la pléthore de signes la signification se trouvait amputée. En un parcours où se croisent le théâtre, la peinture, l'histoire du cinéma et la vidéo, le cinéaste, alchimiste, remet constamment en jeu la signification. Il surmonte le désespoir de ne pas pouvoir traduire par la représentation (toujours hyper-consciente d'elle-même chez Oliveira) le drame et la souffrance d'un monde qui court à sa perte, et nous offre au terme du film, à la manière des enfants qui comblent Job de cadeaux, une sorte d'image idéale d'un monde sans conflits, apaisement qui tient du miracle.

Pendant la première partie du film (le texte de Regio) les acteurs (Bulle Ogier, Luis Miguel Cintra, magnifiques) rivalisent pour raconter leur «cas». Prisonniers de leur drame et des mots impuissants à le traduire, ils s'embourbent dans leurs déclamations et mordent la poussière.

Ensuite, Oliveira qui peut-être s'amuse à prendre au pied de la lettre cette phrase grave de Beckett: «Nommer, non, rien n'est nommable; dire, non, rien n'est dicible» reprend la même scène mais en noir et blanc et en muet. Hommage sublime au cinéma d'avant la parole, images radieuses délestées de leur poids de mots et qui ne pouvaient qu'être engendrées par un cinéaste né au début du siècle. Puis une voix pesante, lisant le texte de Beckett: «Pour en finir et autres foirades»

vient se superposer au seul bruit du projecteur qui jusqu'alors accompagnait la comédie en muet. Cette lecture, entrecoupée de longs silences, imprime tout le poids d'une parole singulière, parole impuissante à nommer, à la légèreté du burlesque.

Oliveira reprend une troisième fois la scène mais cette fois en inversant la bande-son. C'est alors une absurde cacophonie. Les personnages vont et viennent et leur bouche ne produit plus que du bruit. On a alors cette réflexion: il arrive que le langage et le bruit soient équivalents. Puis apparaît un cadre blanc qu'animent tout à coup des images de l'actualité: corps faméliques, guerres et cataclysmes. On pense alors aux actualités télévisées. Devant ces images mille fois répétées, les personnages restent insensibles. Cette troisième variation s'achève sur un plan du Guernica de Picasso. Le désespoir une fois surmonté peut certes être mué en art. Mais entre l'art et le monde, entre la représentation et la douleur concrète, le drame réel, le fossé reste infranchissable.

Puis, au quatrième acte, coup de théâtre. Dans un décor d'apocalypse: carcasses de voitures et édifices en ruines Job, le lépreux, dont le corps marqué de plaies béantes est symptomatique de la souffrance du monde, demande grâce à Dieu. Ce n'est pas Dieu qui lui répond, mais le cinéma (dont Oliveira à maintes reprises dans le film a dévoilé les mécanismes) par l'entremise d'un haut-parleur. Le cinéaste devenu alors ironiquement Dieu,

opère un miracle et le film, comme la parabole de Job, se termine sur une manière de «happy end». Le paysage de fin du monde fait place à la Cité idéale de Piero della Francesca. Job a recouvré la santé, il est comblé de cadeaux. Une enfant lui offre La Joconde. Puis une image électronique reproduit la toile et l'énigmatique sourire clôt le film.

Devant l'énigme du monde menacé de disparition, devant la difficile, voire impossible représentation de la souffrance et du drame humains, Oliveira choisit de purger le monde de sa douleur. Il nous offre, en bout de parcours, une représentation idéalisée de l'humanité et du monde, comme si l'art seul était susceptible d'apporter un peu de paix et d'atteindre à la beauté.

Comme s'il nous offrait un cadeau, Oliveira nous a permis cette trêve, cet apaisement, nous en avons besoin. □

MON CAS

France 1986. Ré.: Manoel de Oliveira. Ph.: Mario Barroso. Mu.: Joâq Pais Int.: Bulle Ogier, Luis Miguel Cintra, Axel Bougousslasky, Fred Personne, Vladimir Ivanovski, Héloïse Migno, Grégoire Oestermann. 90 minutes, couleur Dist.: Dima Films.